

Utopie : la quête de la société ideale en occident [sous la dir. de Lyman Tower Sargent et al.]

Autor(en): **Dubossen, Françoise**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **8 (2001)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

logien geprägt ist. Und dass diese Umweltbewegung parallel zum Protest auf der Strasse schon recht bald die Klaviatur der parlamentarischen Einflussmöglichkeiten recht virtuos beherrschte. Es ist diese Art von unvoreingenommenem Abwägen der verschiedenen Entwicklungsstränge, die Radkaus Buch so wertvoll macht, auch wenn dabei zwangsläufig viele brennende Fragen offen bleiben müssen.

Bei alledem kommt jedoch die Lese Freude nicht zu kurz: Hinter Titeln wie «Das Mongolenreich und die «unification microbienne du monde»» verbergen sich spannende und immer auch mit einem Schuss liebevoller Ironie vorgetragene Geschichten. Nebenbei sei bemerkt, dass häufig und an oft prominenter Stelle auf Literatur aus der Schweiz verwiesen wird. Zumindest bei Radkau stehen die schweizerischen Umwelthistoriker offensichtlich hoch im Kurs.

Wohl zu Recht bezeichnet Radkau die Zeit nach dem 2. Weltkrieg als tiefste Zäsur in der Umweltgeschichte. Das grundlegend Neue sieht er nicht so sehr in der Ausbeutung nicht erneuerbarer Ressourcen, sondern im rasant beschleunigten Tempo und in der flächendeckenden Dimension dieses Prozesses, den er als letztendlich misslungene Amerikanisierung der Welt benennt. Seine Kritik gilt aber ebenso sehr der Öko-Bewegung, welche er für die heute weltweit einzige ideologische Alternative zur absoluten Hegemonie des privaten Gewinn- und Konsumstrebens hält, welche er aber einer unreflektierten Übernahme von Globalisierungstendenzen bezichtigt. Nicht zuletzt setzt er auch Fragezeichen gegen die von Grünen Parteien vertretene Fiskalpolitik: «Umweltsteuerpläne setzten sich wie selbstverständlich über das 100-jährige Streben der Sozialpolitik hinweg, das fiskalische Schwergewicht von den Verbrauchs- auf die Einkom-

mens- und Körperschaftssteuern zu verlagern.» (335) Dabei übersieht er wohl, dass gerade diese Sozialpolitik, verknüpft mit materialistischen Werten die «Massenkonsumgesellschaft» ermöglicht hat, welcher für einen grossen Teil der heutigen ökologischen Probleme die Verantwortung zuzuschreiben ist. Hier wäre wohl tiefer zu schürfen und es stellt sich angesichts der postulierten Neuheit der Phänomene schnell die Frage nach dem verbliebenen Wert umweltgeschichtlicher Kernerkenntnisse aus früheren Jahrhunderten: Nicht mehr die Düngerknappheit, sondern die Überdüngung bedroht die Landwirtschaft von heute.

Im Ganzen stellt Radkau «Natur und Macht» jedoch eine alles bisherige bei weitem übertreffende Grundlage jeder sich an den gegenwärtigen Problemen orientierenden Umweltgeschichte dar. Weitere synthetisierende Darstellungen, beispielsweise mit Einbezug auch quantitativer Herangehensweisen stehen nun auf festerem Grund.

Ueli Häfeli (Bern)

LYMAN TOWER SARGENT
ET ROLAND SCHAEER (SOUS LA DIR.)
UTOPIE
LA QUETE DE LA SOCIETE IDEALE
EN OCCIDENT

PARIS, BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE,
FAYARD, 2000, 367 P., FF 430.-

Alors que ce siècle finissant se remet avec beaucoup de peine des totalitarismes ravageurs qu'il a connus, qu'il n'est plus guère question de «progrès» autre que technologique, et que le pragmatisme ambiant préfère penser la fin de l'histoire que l'avenir radieux, on ne peut que s'interroger sur le sens à donner au regain d'intérêt que connaît l'utopie. Résurgence d'un concept remis au goût du jour, ou



constat de sa mort définitive, la question est d'importance pour éclairer les doutes et les aspirations de notre époque.

Par bonheur, le lecteur bénéficie désormais, pour élaborer sa propre réponse à cette passionnante interrogation, du magistral catalogue intitulé *Utopie, la quête de la société idéale en Occident* que la Bibliothèque nationale de France publie à l'occasion d'une grande exposition organisée à Tolbiac durant le printemps et l'été 2000. Bien plus qu'un simple catalogue, cet ouvrage offre un véritable «état de la question», où le lecteur, introduit de façon synthétique dans une première partie aux multiples variations que le thème a connu des Grecs à la période contemporaine, peut ensuite cheminer à travers les âges et voir se développer les multiples facettes du paradigme utopique, soutenu dans cet exigeant parcours par une iconographie aussi riche que soignée.

Les utopies expriment toutes une forme de frustration, de mécontentement ou de peur devant l'état du monde, et offrent, au moins par la pensée, la possibilité de s'en évader pour un certain temps. L'invention de mondes imaginaires et de contrées fabuleuses semble une constante de notre histoire. Jardin d'Eden, âge d'or, Arcadie ou pays de Cocagne mettent en scène des humains qui vivent heureux dans l'abondance, la sécurité et l'union, sans effort, tout naturellement. À côté de ces élysées généreusement offertes par les dieux, un autre courant se développe, volontariste celui-là, faits de récits dans lesquels l'homme se forge un monde à sa convenance; il n'attend plus des dieux qu'ils lui imposent une organisation, aussi parfaite puisse-t-elle être, mais au contraire se pense et se projette. La société, désormais créatrice d'elle-même (Alain Touraine, 28), continue certes à rêver à un monde meilleur, mais réalise qu'il lui faudra le

créer de toute pièce, et donc le penser jusque dans ses moindres détails.

L'archétype de cette forme particulière de réflexion sur l'état du monde présenté sur le mode de l'imaginaire naît en 1516 sous la plume de Thomas More, qui non seulement invente le mot «utopie» mais en plus donne au genre une richesse sémantique que nous ne sommes pas prêts d'épuiser. L'utopie de More inaugure formellement une nouvelle relation entre l'imaginaire et le réel, entre la fiction et l'action qui ne cessera de s'enrichir au fil des siècles. Si l'harmonie règne sur l'île d'Utopia, c'est par des moyens très humains qu'elle est réalisée: un bon gouvernement, une hiérarchie stricte, une obéissance sans faille. Le génie de Thomas More, la modernité de sa vision tient à sa confiance totale dans les capacités humaines, malgré les petitesse dont l'homme est capable. L'«autre monde» peut être de ce monde (R. Schaer, 16–18).

Cette voie prometteuse sera abondamment explorée, d'abord dans l'espace, puis dès la fin du 18^e siècle, dans le temps. Le changement est d'importance: il ne s'agira bientôt plus, pour le créateur d'utopie, d'explorer le seul spectre des possibles, mais bien d'anticiper rationnellement le devenir historique des sociétés humaines. Les penseurs socialistes et particulièrement communistes useront abondamment du procédé au 19^e siècle pour convaincre leurs lecteurs du bien-fondé de leurs théories qui, présentées de cette manière attractive, n'en devenaient que plus crédibles. Les critiques n'ont pourtant pas manqué, qui dénonçaient les zones d'ombre, les risques et les silences de ces récits, en utilisant la même technique dans une sorte d'effet-miroir. Le 20^e siècle a malheureusement pu vérifier à travers les totalitarismes tout ce que la foi absolue dans la perfectibilité de l'homme recherchée au prix d'un

volontarisme radical et violent peut avoir de pervers et de destructeur (cf. Frédéric Rouvillois, 316–327). Les anti-utopies d'un H. G. Wells ou d'un A. Huxley, qui nous hantent et nous interrogent encore, n'en prennent que plus de relief.

L'ouvrage, outre ces traits généraux, approfondit de multiples autres déclinaisons du thème principal, comme le rôle très particulier joué par l'Amérique, terre nouvelle choisie par nombre d'utopistes, qu'ils soient Jésuites, Quakers, Mormons ou Saint-Simoniens. Ou encore la relation traditionnellement privilégiée de l'utopie à la ville, longtemps perçue comme planifiable jusque dans les moindres détails, incarnation parfaite de la domination de l'homme sur les forces de la nature. Dès l'œuvre de More, l'espace bâti des cités joue un rôle central dans l'institutionnalisation des sociétés humaines, un espace au temps arrêté, inaltérable, et très vite invivable. Il aura fallu le renouvellement de la pensée urbaniste et architecturale contemporaine pour prendre conscience que loin d'être docilement soumise à la rationalité humaine, la ville est par essence mouvante, tissée au travers de temps superposés, en équilibre toujours instable entre les besoins individuels et collectifs.

Sujet éminemment délicat, l'utopie donne lieu aux avis les plus tranchés, de Jacques Attali (J. Attali, *Fraternités*, Paris 1999) qui y voit un indispensable moteur de l'action, à Jean-François Revel (J.-F. Revel, *La Grande parade*, Paris 2000), pour qui la pensée utopique n'est que l'inspiratrice des pires sociétés totalitaires. Le grand mérite de l'ouvrage de la BNF réside justement dans son souci de mesure. L'utopie est avant tout, l'histoire nous le rappelle, un genre littéraire d'une richesse étonnante qui n'en finit pas de susciter réflexions et débats. Fiction sans doute nécessaire, l'utopie donne la

capable de prendre avec elle-même. Peut-être faut-il plus que jamais prendre soin de ce formidable laboratoire dans lequel de nouvelles voies, autant de futurs possibles, peuvent à loisir être rêvées.

(Une visite de l'exposition est encore possible, de façon toute virtuelle, sur le remarquable site que la BNF a ouvert à l'adresse: <http://www.bnf.fr/web-bnf/expos/utopie/index.htm>. Parfait complément au catalogue, il offre en outre des dossiers thématiques ainsi qu'un imposant corpus de 550 volumes consacrés uniquement à la littérature de l'utopie, des origines au début du 20^e siècle. Près de la moitié des textes datent toutefois du 18^e siècle. Ces ouvrages sont présentés essentiellement en fac-similé, quelques-uns étant néanmoins numérisés et disponibles en texte intégral.)

Françoise Dubosson (Genève)

**CHRISTIAN LÜTHI, MANUELA ROS,
ANNEMARIE ROTH, ANDREAS
STEIGMEIER
ZOFINGEN
IM 19. UND 20. JAHRHUNDERT
EINE KLEINSTADT SUCHT
IHRE ROLLE**

VERLAG HIER + JETZT, BADEN 1999, 391 S., FR. 78.–

**THOMAS FUCHS, STEPHAN
HEUSCHER, OSKAR KELLER,
MICHAEL KUNZ, PETER WITSCHI
HERISAU
GESCHICHTE DER GEMEINDE
HERISAU**

APPENZELLER VERLAG, HERISAU 1999, 491 S., FR. 89.–

Bereits vor einiger Zeit sind diese zwei umfangreichen Ortsgeschichten erschienen. Auf den ersten Blick ähneln sich die zwei Publikationen. Aufwändig gemacht und schön gestaltet, knapp 400 respektive 500 Seiten umfassend, durchgehend vier-